

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 13 (1913-1914)

Artikel: Philippe Monnier
Autor: Guillard, Antoine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749353>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PHILIPPE MONNIER

Si jamais vocation d'écrivain fut impérieuse, c'est bien celle de Philippe Monnier. Il ne se croyait pas fait pour autre chose que pour écrire. Comme Flaubert dit de Bouilhet, il était de ces êtres singuliers pour qui „les accidents du monde, dès qu'ils sont perçus, apparaissent comme transposés pour l'emploi d'une illusion à décrire, tellement que toutes les choses, y compris l'existence, ne semblent avoir d'autre utilité.“ Il fut ainsi dès son enfance et toujours considéra le monde, la nature, la vie, l'homme enfin, comme des choses qui sont faites pour l'art. Bref, il était artiste dans le sens le plus exclusif du terme.

Un tel être devait détonner à Genève, ville d'austère labeur où l'art a toujours été mis au service des idées, et je crois bien que les nombreux Zacharie qui vivent dans la cité considéraient un peu le fils Monnier comme un hurluberlu. Il ne dressait point, en effet, de statistiques ou de bilans, ne réunissait point de plantes dans un herbier, ne présidait aucun comité, ne dirigeait pas de classe: il faisait des vers.

Poète, Monnier le fut jalousement. Il faut l'avoir connu vers ses vingt ans pour savoir tout ce que son âme recélait de poésie. L'une de ses premières œuvres est une pièce lyrique, *Par les bois*, qu'il fit jouer à une soirée d'étudiants, à Belles-Lettres. Qui ne se souvient de cette délicieuse fantaisie shakespearienne, ailée, vibrante, rimée à la Banville? Personne ne savait comme Philippe Monnier claironner un beau vers. Je le vois encore, le béret incliné sur sa tête chevelue dont les longues boucles descendaient sur ses épaules à la manière d'un roi Mérovingien. De sa voix chantante, légèrement emphatique, il lançait dans le ciel:

Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle,
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala . . .

ou encore:

Et Ruth se demandait
Quel Dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

Tout ce passé revit dans le charmant volume de vers, *Rimes d'écoliers* (1891), qui fut son livre de début. Et pourtant il prétendait que c'était l'adieu fait à la poésie des vers:

Bruits de pipeaux qu'un souffle emporte
Pleurs de rosée et de printemps —,
Mais les chansons ont fait leur temps
Mais l'école a fermé sa porte.

L'école avait peut-être fermé sa porte, mais les chansons n'avaient point fait leur temps. Philippe Monnier se contenta de leur donner une autre forme. Dans les années qui suivent, on le voit publier deux volumes d'esquisses et de portraits, *Vieilles femmes* (1895) et *Jeunes ménages* (1899), où, tour à tour lyrique et sentimental, ironique, malicieux et gai, il crée ces délicieuses figures, Fleur de Mauve, tante Luce, Sylvestre Lapalud, Mademoiselle, La Cigale, qui sont parmi les plus délicates créations de son imagination. Monnier n'avait peut-être pas le don d'inventer des histoires, mais il avait le don plus rare de voir et de rendre les choses.

Combien y a-t-il de gens, disait Théophile Gautier, qui, en entrant dans une chambre, savent voir la couleur du papier? Philippe Monnier savait toujours voir la couleur du papier et il savait voir bien autres choses encore. Ce myope était un homme pour qui le monde réel existe. Aucun détail n'échappait à son œil pénétrant. Il avait le sens des nuances. En quelques traits il fixait un lieu ou un paysage, le salon rococo de tante Luce, la vieille ferme genevoise aux tuiles courbes, le verger fleuri aperçu à travers la claire-voie. Et, se rendant compte que sa vocation était non de raconter, mais de peindre, il se mit à peindre et devint historien.

Ce fut par l'Italie qu'il commença et par la Renaissance. Il faisait un séjour à Florence. Il vit tout, les monuments, les œuvres d'art, les hommes. Curieux et fureteur il remonta dans le passé et voulut connaître l'origine des choses. Alors à ses yeux émerveillés se déroula le Quattrocento sur lequel il fit un beau livre¹⁾. Philippe Monnier avait le goût de l'érudition. En toutes choses il fallait qu'il remontât aux sources, qu'il touchât la date sûre, le détail vérifié, le document incontestable. Mais quelle vie il savait donner à cette matière inerte! L'histoire sous sa plume devenait, comme pour Michelet, une résurrection.

¹⁾ *Le Quattrocento*. Essai sur l'histoire littéraire du XV^{me} siècle italien 2 volumes. Paris, Perrin, 1901.

Et comme il savait bien saisir l'essentiel, le significatif. En quelques traits il campe ses personnages et nous fait de merveilleux portraits du prince, du condottiere, du spadassin, du prélat, du frère prêcheur, de la matrone, de l'homme du peuple. Dans des tableaux curieusement fouillés, il fait revivre avec une rare vérité la Naples des Aragon, la Florence de Laurent le Magnifique, la Rome des grands papes, Ferrare au temps des d'Este.

Et encore le Quattrocento n'était pas l'époque historique la plus congruente au génie de Philippe Monnier. Sa nature plus délicate que forte était moins attirée par les siècles de puissante sève animale que par les siècles de civilisation raffinée et un peu alanguie. A cet égard le XVIII^{me} siècle français avait toutes ses préférences. Il faut l'avoir entendu parler des *poetae minores* de ce siècle ou de ses peintres comme Fragonard, Watteau ou Chardin pour voir avec quelle intensité il sentait cet art pétri d'élégance et de grâce. A défaut du XVIII^{me} siècle français, sujet trop vaste pour qu'on pût l'embrasser dans un livre, il se mit à étudier la Venise du XVIII^{me} siècle.

Ce sujet qu'il devait traiter quelques années après son retour d'Italie, il le porta longtemps dans sa tête et dans son cœur¹⁾. Je me souviens que la première idée lui en vint quand il était étudiant. Nous venions de lire le *Théophile Gautier* d'Emile Bergerat où en quelques lignes se trouve évoquée la prestigieuse cité: „C'est le dix-huitième siècle avec ses mille corruptions, ses élégances, son esprit et son insouciance du lendemain, dans le cadre le plus luxueux, sur le fond le plus féerique qui se soit jamais présenté à l'imagination d'un poète, qui ait défié la palette d'un coloriste.“ Enthousiasmé, il s'écria: „C'est le livre que je veux faire!“ Et l'on sait avec quel art il a étoffé sa matière.

Entre temps, rentré à Genève et ressaisi par les choses genevoises, Monnier n'eut d'abord d'yeux que pour les affaires de sa ville natale. Son séjour d'Italie eut cela de bon qu'il lui fit comprendre à quel point il l'aimait. Comme Dickens qui à Rome regrettait à Noël les brouillards de Londres, Monnier à Florence eut l'âpre nostalgie de la grise et austère cité qu'il appelle quelque part „l'exquise cité de Décembre, à la bise aux aiguilles

¹⁾ L'ouvrage parut en 1907 à Paris et à Lausanne. Il fut couronné en 1908 par l'Académie française.

coupantes, à la robe de brume estompant les contours“. Aussi, plein d'allégresse dès qu'il en foule le sol, il se met à raconter son histoire. Il le fait dans trois livres qui restent ce qu'il a écrit de plus exquis, les *Causeries genevoises* (1902), où est re-tracé l'histoire des mœurs de la cité, le *Livre de Blaise* (1904) qui raconte l'histoire de l'Ecole, si caractéristique de la vie genevoise, *Mon village* (1910) qui est un tableau de la vie rustique.

Car Monnier genevois est à la fois citadin et campagnard. Il naquit dans la vieille ville, ce quartier de places tranquilles, de rues décentes aux anciens hôtels spacieux et calmes que bâtirent, voilà des siècles, des architectes qui étaient des hommes de goût. Et revenu se fixer dans ce décor de solitude, de silence et de regrets des choses passées, c'est dans cette élégance discrète des vieux pignons, des rampes en fer forgé délicatement ouvragé, des hautes fenêtres à guillotine, des fontaines à l'eau couleur de mousse, des jardins clos étagés en terrasse, qu'il décrivit les mœurs de la cité nouvelle.

Et qu'on n'aille point croire qu'il vit ces mœurs au travers d'un idéal suranné. Monnier, poète, est débordant de sympathie pour toutes les manifestations de la vie. Avec quelle joie d'artiste il peint les quartiers populaires aux maisons périmées et richement culottées, les apprentis, les balandriers, les échoppes et mansardes, les hôtelleries aux enseignes multicolores, les trappons de caves qui s'ouvrent à fleur de terre. Par dessus tout le ravit Saint-Gervais qu'il décrit „le faubourg laborieux, gouailleur, narquois, gourmand, grouillant de mioches, de commères, d'oiseaux, de fleurs, d'artisans et de petits chiens; le faubourg des enfances et des enfilades, des cours riches de suie; le faubourg du bon peuple qui pousse le soufflet et la varloppe, manie le burin ou la gouge, élève des canaris et des capucines, fréquente l'estaminet et fait le change“.

Puis, dans *Mon village*, Monnier évoque la vie campagnarde des vieilles communes genevoises, nous décrit „sa vieille maison de paysan plantée au milieu du pré, avec sa grange en plein cintre, son solivage de sapin rougi par les années, son écurie tournée au couchant, son petit escalier extérieur sous l'auvent incliné, la robe de feuilles vertes, de rosiers et de clématites qui la re-

couvre, la cour où picorent les poules, la pompe et le tilleul dont les branches basses s'inclinent sur le banc de molasses usées et scellé à même la paroi, à côté de la porte." Et autour de cette maison que reconnaissent tous ceux qui y ont trouvé une si cordiale hospitalité, il peint la vie rustique des hommes, les bêtes qui rentrent de l'abreuvoir, le vitrier qui passe, le ré-mouleur qui va de porte en porte quérir l'ouvrage et s'établit sous le tilleul, près du lavoir, les femmes qui à la tombée de la nuit frappent dans leurs mains pour rappeler leurs poules; ou bien le village lui-même avec ses chemins bordés de ronces et de chèvre-feuille, son petit cimetière envahi d'herbes qui se blottit autour de l'église, sa gentilhommière déchue, sa commanderie abandonnée, son marché qui remplit la grenette de cochons, de cotonnades, de cages à poulets, de terrailles de fromages et d'odeurs. Dans tous ces tableaux on sent une âme de campagnard qui, forcé de vivre en ville, garde la nostalgie des grands horizons et du calme des champs. „Au fond quand on y pense, dit-il avec regret, si peu de chose suffit à notre bonheur. On va, on vient, on court; on cherche avidement des motifs ou des spectacles; et l'on oublie que le bonheur est là sous la fenêtre avec la grive qui y chante."

* * *

Philippe Monnier n'avait pas seulement la nostalgie des champs, il avait aussi la nostalgie du passé. Cette âme de poète aimait à vivre avec les choses qui ont vécu. De la Genève du présent il remontait volontiers à la Genève de l'histoire dont il connaissait les moindres recoins, la Genève épiscopale aux foires fréquentées par les Lombards, la Genève de Calvin „l'homme au serre-tête noir, à la face jaune, à la barbe longue comme un fil“, la Genève du XVII^{me} siècle, active pépinière de théologiens et de juristes, la Genève du XVIII^{me} siècle, bourdonnante et fiévreuse, passionnée de politique, la Genève de la Révolution et de l'Empire qui contre vents et marées sut maintenir intactes les deux institutions vitales de la cité, l'Eglise et l'Ecole, et surtout la Genève de la Restauration pour laquelle Monnier avait un véritable culte.

S'il aimait tant cette Genève, c'est qu'il croyait que là s'étaient le mieux affirmées les qualités de la race. Après

la dure contrainte de la domination napoléonienne, la république se retrouve et veut jouir de son bonheur. Toutes les querelles sont oubliées, il n'y a plus qu'une âme et qu'un cœur. „Avec la liberté rendue, dit Monnier, il semble que plus d'air entre dans les poitrines, que plus de sang se met à courir dans les veines, qu'un mouvement plus rapide et plus joyeux entraîne la République vers des destinées nouvelles. Elle s'ingénie, s'industrie, s'applique, se développe dans tous les sens, se signale dans tous les domaines, se distingue par tous les côtés.“

C'est cette histoire que Philippe Monnier voulait écrire quand la mort le surprit. Il la possédait à fond, car elle avait été la grande passion de sa vie. On peut dire qu'il en avait tout lu et tout scruté. Il en connaissait les hommes, les monuments, les livres, les portraits, les vieux meubles, les costumes et les gravures. Dans ses mains avaient passé une foule de papiers jaunis, lettres, mémoires, documents de familles. Et de tout cela il avait composé dans son cerveau le plus beau tableau qu'on pût faire.

Heureusement que tout n'a pas été perdu de ce tableau. Dans l'hiver de 1908 à 1909, Philippe Monnier fit dix conférences sur la Genève de Töpffer. Ceux qui les ont entendues en ont gardé un souvenir inoubliable. Jamais l'écrivain ne fut plus brillant, plus séduisant, plus persuasif. Et s'il improvisait dans la joie, on sentait derrière une documentation puissante. Ceux qui ont vu travailler Monnier savent qu'il élaborait patiemment ses sujets dans sa tête. De là la forme définitive qu'il leur donnait quand il prenait la plume. Ayant dicté ces conférences à son secrétaire, on les retrouva dans ses papiers et on put les publier¹⁾.

C'est la famille, aidée d'amis, deux pasteurs lettrés, MM. Gampert et Genequand, qui a fait cette publication. On a donné le manuscrit tel quel, et il se trouve que c'est une œuvre très littéraire. Ce n'est parfois qu'un crayon, mais combien expressif! Monnier qui burinait tant son style, n'eût sans doute rien ajouté d'essentiel à cette ébauche où il se donne avec une fraîcheur, une spontanéité qui se serait peut-être atténuée dans une œuvre plus travaillée. Je ne sais pas pourquoi ces fragments me font songer aux pensées de Pascal. Je ne veux évidemment point

¹⁾ *La Genève de Töpffer*, Genève, Jullien 1914.

établir de parallèle entre deux œuvres si différentes; mais par ses raccourcis puissants, Monnier fait souvent songer au grand prosateur du dix-septième siècle.

Monnier nous a dit lui-même pourquoi il appelait son livre *la Genève de Töpffer* „C'est, dit-il, qu'il ne raconte ni l'histoire politique ni l'histoire économique, ni l'histoire religieuse, sociale ou littéraire, mais les mœurs.“ Et il ajoute: „Ces mœurs, c'est Töpffer, le vieux maître disparu, qui les a le mieux décrites, le mieux aimées, en a fait le mieux aimer le charme modeste, la douce honnêteté, les vertus paisibles dans ses romans, ses nouvelles, ses articles, et qui les a le mieux défendues dans son *Courrier: Mon bon petit gouvernement*, écrivait-il en pleurant, le 22 novembre 1841, à Auguste de la Rive“.

Ce bon petit gouvernement de la Restauration, Monnier l'adore aussi. Il trouve qu'il y eut à ce moment, pour servir la République, une phalange incomparable d'hommes d'Etat, de savants, de penseurs, de lettrés, tous ardemment patriotes et mus par cet unique souci de rendre à Genève la place qu'elle occupait autrefois dans le monde. On sait combien ils y réussirent. En quelques années la cité se métamorphose. Elle redevient la ruche bourdonnante et active qu'admirait Voltaire et qu'il comparait à une cité de Myrmidons où ergotent vingt-cinq mille raisonneurs. Les institutions scientifiques ou celles de bienfaisance s'y multiplient. Il n'est obscur citoyen qui ne veuille avoir sa part à la tâche. Et Genève de nouveau crée et rayonne sur le monde.

C'est ce travail que Monnier étudie non en pages abstraites, mais en tableaux vibrants de couleur. Il fait d'abord le tableau de la ville. Elle est encore ceinte de remparts et garde quelque chose de la rusticité de jadis. On bat et on refait les matelas sur les places. On étend du linge sur la Treille. Des poules picorent au Bourg-de-Four. A Rive, autour des hôtelleries, on voit des pataches du Faucigny, des berlingots crottés de hobereaux, des paysans des Bornes à cheveux à queue et habit de ratines, des faces réjouies de curés, des bonnets ronds de Savoyardes, des bonnets de mousseline brodés de Vaudoises. Des multitudes d'étrangers passent à ce moment à Genève, „Anglais à casquette de loutre, à redingotes de serge blanche et longues guêtres de casimir; carricks, spencers, palatines, châles — quan-

tité de châles — rouges, bleus, jaunes ou bien vert clair avec une petite bordure lilas.“

Ce même talent de peindre, Monnier le garde quand il étudie la vie politique et la vie intellectuelle de la cité. On voudrait pouvoir citer ses portraits des grands hommes d'alors, Ami Lullin, Sismondi, Pyramus de Candolle, Pictet de Rochemont, Guillaume Favre, Etienne Dumont, Lullin de Châteaueux, Bellot, Pierre Huber, Auguste de la Rive, Adolphe Pictet. Tous ces hommes, selon les paroles de M^{me} Necker de Saussure, sont des noms européens. Ils le sont même si bien qu'ils ont créé un organe encyclopédique et cosmopolite, la *Bibliothèque universelle*, chargée de faire connaître au monde les idées et les choses de l'étranger. „Nos voisins Vaudois, dit Philippe Monnier, ont souri quelquefois, sans méchanceté d'ailleurs, de ce titre audacieux la *Bibliothèque universelle de Genève*. Ils ont eu tort. La *Bibliothèque universelle* était bien universelle et, étant universelle, elle fut bien un jour de Genève.“

Nous ne pouvons suivre Philippe Monnier dans le tableau qu'il fait de la vie religieuse ou dans celui plus brillant encore de la vie de société. Ses pages sur l'aristocratie — incarnée surtout par Bonstetten, hôte de passage qui finit par s'incruster dans la ville chère à son cœur —; sur les femmes genevoises qu'il décrit instruites, réfléchies, mais dénuées d'imagination; sur la bourgeoisie, lettrée, probe et gausseuse; sur le peuple qu'il retrouve aussi à Saint-Gervais, sont excellentes. Des gens qui ont mal lu son livre, voudraient faire de lui un admirateur exclusif de l'aristocratie. Quelle erreur, c'est bien plutôt avec le peuple qu'il sympathise. Je me souviens de la joie qu'il manifestait, quand, étudiants, nous faisons des tournées au Faubourg, chez la mère Tant-Pis ou au cabaret Jacques. Cette joie on la retrouve dans le chapitre grouillant de vie qu'il a écrit sur Saint-Gervais et qui fait songer pour la rutilance à une Kermesse de Téniers. Oyez plutôt:

Au faubourg, dit-il, la vie est cordiale, presque rurale. On vit en plein air, loin des maisons trop sombres et trop tristes, dans la familiarité de la rue, devant les seuils où les femmes s'installent, sur des chaises basses, à coudre, à tricoter des bas, à éplucher des légumes pour leur soupe. Des jeunes filles jouent sur les pavés pointus au volant ou aux grâces. Devant le trou noir d'une allée, des gamins disent leur *ëmpro*; des messagers, leur boîte en fer blanc à la main, s'arrêtent autour du chanteur de com-

plaintes, du joueur d'orgue de Barbarie, du saltimbanque, du montreur d'ours. Des cabinotiers en blouse, l'abat-jour vert sur le front, traversent la chaussée. Des dialogues s'engagent avec les femmes du marché: on s'assied sur une courge et l'on cause. Des polissons s'abandonnent au fil du Rhône, du moulin Pélaz au pavillon de Sous-Terre, et, en plongeant, ils poussent leur cri: *Thiaou! Mon fond!* Des cris retentissent: *A la greube! au raisson! aux chantemerles! aux séraces! aux bonnes tommes! aux belles féras!* Des rondes se tournent dans le crépuscule qui tombe: celle du *Rosier*, du *Rossignol*, de *l'Ane* . . . Passent des types connus qui profilent sur le mur leur silhouette falote. Passe Rey, de Cornavin, dit Trimolet, battant le briquet, dit Septante-sept, les jambes en serpette, dit la Matoque, dit la Griote, dit Babylone . . . Et partout il y a des ribambelles d'enfants, à crier, à sauter, à se pousser, à suivre le tambour de la garde soldée, à escorter Francou, à galavarder autour des fontaines, à s'amuser comme ils peuvent, avec rien, avec leurs doigts, avec leur joie, à jouer au corbillon ou à chanter à l'escargot:

Escargot biborgne,
Montre-moi tes cornes! . .

Que nous voici loin de la Ville-Haute! Que nous voilà loin encore des Rues-Basses! Il y a des estaminets, des débits de tabac à l'enseigne de la carotte, des boutiques de barbier à l'enseigne du plat à barbe. Il y a des caves. Il y a des odeurs de victuailles et de mangeaille. Il y a des écritaux où c'est écrit dessus: *Ici on loge à pied!* Des hardes sont suspendues à des cordes. Des fleurs s'épanouissent dans des toupines, et dans l'ombre des arrière-cours, sur les grisailles des balandriers, se profile la grâce d'une balsamine . . . Tout grouille de mouvement, d'allégresse et de vie. On sent un peuple plus près de la nature et plus près des origines, un peuple instable, mobile, spontané, inquiet, tumultueux et turbulent; un peuple ayant la tête près du bonnet, l'enthousiasme, l'indignation, la colère spontanée; un peuple qui s'en va à la statue de Jean-Jacques comme à un lieu de pèlerinage et qui, comme les Allobroges d'autrefois, *semper nova petentes*, demande toujours des choses nouvelles, qu'aucune discipline ne morigène et qu'aucune victoire ne satisfait; qui se cabre, puis qui s'abandonne; qui se révolte, puis qui s'oublie.

En face de la colline où l'on prie, c'est la colline où l'on travaille et où l'on s'insurge; quelque chose comme sous la Convention, le Faubourg Saint-Antoine à Paris, l'antithèse, le correctif et le tourment de la Ville-Haute.

J'ai tenu à citer cette page car elle est bien expressive de l'art de Philippe Monnier. Son style, toujours plastique, net et direct, n'a rien de la grisaille romande; par son vocabulaire concret il se rattache à la grande tradition française, à celle de La Bruyère, de Voltaire, de Flaubert et d'Anatole France. Monnier est un de nos grands écrivains romands et, à l'heure actuelle, il est, avec Ramuz, le seul qui ait chance de durer.

Et ce qu'il faut souligner aussi dans cette œuvre c'est le haut esprit dont elle s'inspire. Narrant la Révolution de 1846, Monnier ne cèle point les fautes de l'aristocratie genevoise qui fut aussi obtuse et fermée aux leçons de l'expérience que les aristocraties des autres pays. Et, relevant le fait, il ajoute :

Les affaires publiques, où elle témoigne, où elle a témoigné de tout temps un tel dévouement et un tel patriotisme, qu'elle a faites siennes par une longue tradition, sont regardées par elle comme des intérêts de famille. Et cela est très beau. Mais il s'en suit qu'elle n'aime pas beaucoup que les autres s'en occupent, qu'elle renie à s'expliquer, que volontiers elle décide et règle tout sous le manteau de la cheminée. — Et il y a des gens qui pensent que les affaires publiques ne sont pas la chose d'un seul mais le soin de tous.

Ainsi revit la grande âme de Philippe Monnier qui pouvait avoir ses préférences politiques mais qui sut toujours s'élever au-dessus des disputes des partis. C'est la leçon qu'il tire de son étude et il la donne à méditer à ses concitoyens. „J'ai pensé, dit-il, qu'à l'époque oubliée et pressée qu'est la nôtre, il ne serait peut-être pas tout à fait inutile de faire le bilan de nos trésors. J'ai pensé qu'on y trouverait peut-être non un exemple à suivre — car le passé est le passé et jamais rien ne se répète — mais une source d'émotion salutaire, un contact tonifiant, des raisons d'admirer et des raisons pour agir“.

Les morts ont aussi à faire entendre leur voix. Écoutons celle de Philippe Monnier. Son livre est un acte.

ZÜRICH

ANTOINE GUILLAND



Notre civilisation pressée, notre civilisation maussade et sans nuances distingue le majeur du mineur, l'homme de l'enfant, l'étudiant du collégien ; elle n'accorde point de place, elle ne réserve point d'espace à Chérubin. Nos lois, nos programmes et nos grammaires ont tué Chérubin. Sur quel banc peut-il s'étendre et sous quel arbre peut-il rêver ? De l'adolescent svelte et espiègle qui égrène sa petite chanson aux échos bleus du bois, nous avons fait un être hybride et faux, déclassé et ridicule, surtout malheureux puisqu'il n'est chez lui nulle part, qui a honte, se cache et se dépêche. Il se presse de sortir de son âge et de sa condition ; il joue à l'homme ; il discute ou plutôt il ergote ; il hausse la voix et se pavane à la Corra ; il singe ses aînés ; il est insupportable. De l'âge frais comme une idylle, de l'âge neutre et ingénu et indécis comme un Avril, nous avons fait l'âge ingrat. Hé ! aucun âge devrait-il être ingrat, et chaque saison n'a-t-elle pas sa lumière ?

Le Livre de Blaise

PHILIPPE MONNIER